

L' O M B R A

I

A six ou sept lieues de Naples s'élève le château d'Alpino, demeure seigneuriale des princes de Sanseveronne, adossé à une des nombreuses collines qui s'étagent à travers la campagne, ce palais, bâti en 1400, a conservé la marque des artistes divers qui ont travaillé à ses constructions et à son embellissement. On voit encore de précieux détails de sculpture ; l'ensemble est à la fois élégant et grandiose, au nord, de grands bois où sont les sources de la petite rivière de Surno ; devant l'habitation, une vaste terrasse d'où l'on descend par deux larges escaliers dans un merveilleux jardin ; les cactus et autres plantes grasses y fleurissent ; leur vert terne contraste avec la nuance plus brillante des orangers et des citronniers.

L'origine des Sanseveronne se perd dans la nuit des temps : les princes de cette maison ont eu leur place dans l'histoire napolitaine, mais depuis un siècle ils ont délaissé la politique pour s'occuper des arts. Au moment où ce récit commence, le vieux prince Geronimo Sanseveronne et la fille de son fils, mort sur un champ de bataille de la Péninsule, composent toute la famille. L'héritière unique du nom et de la fortune est orpheline, car sa mère est morte en lui donnant le jour. Le beau-frère du vieux prince Geronimo, lord Stève, habite avec eux le château d'Alpino. Ils ne voient personne, le palais est leur univers ; mais, savants et artistes, ils ont le champ illimité de la science. L'amour passionné que leur inspire l'enfant, Erminia, ou Minia, comme ils l'appellent, suffit au charme de leur vie. Le prince a grand cœur et grand air ; on devine la bonté au seul timbre de sa voix, qui rend sa parole persuasive ; autrefois habile chanteur, il raconte à merveille ; son esprit est fin, délicat ; ses manières distinguées révèlent la haute aristocratie anglaise. Malgré son âge et les souffrances que lui causent de violents accès de goutte, il a conservé une gaieté communicative qui le fait adorer de Minia.

Le prince et lui sont les maîtres de la charmante enfant. Sachant l'instruire sans la fatiguer, ils lui ont donné le désir d'apprendre, et elle apprend sans effort, presque sans s'en douter. Le signor Giulio Barini, ancien ténor et professeur de chant, autrefois très renommé dans toute l'Italie, s'est chargé de lui transmettre les principes de son art. Une querelle avec un prélat allait conduire l'artiste au fort Saint-Ange, où il eût couru le risque d'être oublié pour des années, quand le prince de Sanseveronne l'enleva pour lui donner asile à Alpino, où son grand talent, sa simplicité, sa reconnaissance et surtout son adoration pour Minia l'ont fait entrer dans la famille. La jeune élève devait être une virtuose de premier ordre, joignant à la voix de son grand-père la science musicale du plus grand chanteur de l'époque. Le vieux Barini avait les membres frêles et le teint blafard, beaucoup de rides, des yeux intelligents, une douceur adorable et un incommensurable orgueil. Il se glorifiait volontiers, aimait à parler de ses anciens succès, de sa discussion avec le prélat et des dangers qu'elle lui avait fait courir. Sans le prince, s'écriait-il, Barini était chargé de chaînes et jeté dans quelque noir cachot. Il baisait alors la main de son protecteur, qu'il chérissait et respectait jusqu'à l'égal de l'art qu'il défiait. Il lui disait avec emphase.

— Vous verrez ce que je ferai de la petite princess avec ma méthode et sa voix !

Les deux vieillards souriaient en regardant Minia ; ils pensaient comme le chanteur, qu'elle était vraiment bénie du ciel. Blonde comme sa mère, elle tenait de son père les plus beaux yeux du monde, d'un bleu foncé couronné de sourcils aussi bruns que les cils qui les bordaient ; ils tranchaient sur le teint blanc d'une Anglaise. Elle était correctement belle et sa physionomie expressive la rendait jolie ; sa mobilité donnait à ses traits fins et réguliers un charme toujours nouveau ; à la voir courir sur la grande terrasse, ses cheveux d'or sur les épaules, vive, fraîche, élégante et souple dans ses mouvements, elle apparaissait comme la déesse de la jeunesse et de la grâce. Quoique vivant dans un milieu sérieux, sans compagnie de son âge, elle n'en avait pas moins une gaieté d'enfant : vigoureuse de corps et d'esprit, se sentant libre et aimée, elle s'épanouissait en plein soleil. Tout lui était enseignement et plaisir ; elle apprenait l'histoire naturelle en cueillant des fleurs, en soignant ses oiseaux. Elle montait à cheval, et nageait dans la rivière, s'instruisait encore en parcourant les grands appartements du palais tout remplis de statues et de tableaux de maîtres qui l'accoutumaient à la vue du beau ; elle prêtait la vie à ces personnages immobiles, vivait dans l'intimité des vierges saintes et des déesses de l'Olympe, des vaillants guerriers comme des moines contemplatifs et des nymphes folâtres. Avec le prince et lord Stève, elle étudiait plus sérieusement, mais avec autant de plaisir, l'histoire, la géographie, tout ce que doit savoir une femme de son rang ; mais elle préférait la musique à tout, passant des heures au piano ou chantant avec Barini.

— Minia fait de grands progrès, dit le prince au vieux artiste.

La goutte ayant immobilisé à la fois les deux mains de lord Stève, la partie d'échecs devint impossible ; la musique fut la seule ressource pour les soirées, longues à passer. Après les duos, Barini et son élève en vinrent à chanter des opéras entiers, le premier faisant tour à tour les ténors, les barytons et les basses, Minia les sopranos et les contraltos. Sa voix merveilleuse était aussi juste que flexible et d'une grande étendue.

— Mais l'enfant a déjà un talent extraordinaire, dirent les deux vieillards la première fois qu'ils furent à pareille fête.

— J'ai dit qu'elle serait une virtuose, répondit Barini en étouffant d'orgueil.

Bientôt nos artistes voulurent donner de véritables représentations ; non seulement ils chantèrent, mais jouèrent comme s'ils étaient sur un théâtre. Quoique Minia n'eût jamais vu ni entendu d'acteurs, elle donnait à des sentiments inconnus d'elle une étonnante expression ; elle déployait alors un talent qui surprenait les vieillards.

— Quelle artiste ! s'écriait Barini.

— Quelle cantatrice ! ajoutaient le prince et lord Stève.

Cette éducation, si complète pour une jeune fille, avait pourtant des inconvénients. Minia grandissait dans une entière ignorance du monde, ne sachant rien de ses idées, de ses règles, de ses exigences ; libre de toute contrainte, elle pensait tout haut, questionnait sur tout sans se douter qu'il existait des méchants ; aussi n'avait-elle aucune défiance, ni vanité, ni timidité, ni audace ; rien de convenu. Adorant le bien par nature, le beau par instinct, la liberté par habitude, elle ne se

— dou
peu
prie
nou
mèr
Alp
bici
hou
due
suiv
brit
vill
ratt
étau
étai
garc
sur
que
gois
sait
un
face
l'avi
pass
U
ronc
lère,
pren
pas
—
de si
—
éteri
—
jeun
—
ma
oser
mon
nére
quoi
de m
—
Il
mair
"]
avan
nier
nom
—
Stèv
—
a plu
Le
que
finir
soul
ce qu
et on
truit
ne ve
naiss
reuse
bertu
qu'ell
avec